

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 16

Artikel: Le baromètre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce fut Emile Javelle qui en donna l'idée, en 1874; l'architecte Carrard, de Lausanne, en dessina le plan, et la construction s'en fit, en août et septembre 1876, sous la direction de M. E. Dufour, architecte, à Lausanne, et de son ami, Alfred Hutchinson, à Vevey. M. E. Dufour a fait de ces travaux un récit très vivant qui a paru dans l'*Echo des Alpes* de 1906 et auquel nous empruntons ce qui suit :

ALFRID Hutchinson, garçon décidé, Ecos-sais (c'est tout dire) m'avise une demi-heure avant le départ du train; il court à son chantier de l'endiguement de la Veveyse et, sans autre, appelle son contremaître Antonio Demagdelena, son petit frère Pietro et leur enjoint de se préparer à partir. Les braves ouvriers prennent leurs vestes et nous suivent à la gare, ignorant — les pauvres — où leur patron va les conduire.

Au guichet on prend des billets pour Martigny, où, à peine arrivés, un char nous conduit à Orsières. Il nous faut des porteurs, des mulets, de la paille, des vivres et le reste. Le président de la commune, M. Fidèle Joris, amène tout le village et fait de son mieux pour nous satisfaire. Comme porteur qualifié pour le transport journalier des vivres, il nous présente un hercule âgé de 21 ans, qu'il nomme le plus fort baudet de la commune! Va pour le plus fort baudet, et Emmanuel Lovay est engagé sur le champ avec une solde de 6 francs par jour.

Nous engageons encore à titre de maçon, un nommé Berlenda, puis deux manœuvres, ce qui porte à six, y compris Lovay, le nombre des hommes pour commencer le travail.

Avant le départ d'Orsières, où nous devons coucher, le porteur me fit venir dans la grange où il allait dormir et me dit : « Apesez, monsieur! » ce qui voulait dire : « Jugez de la charge. » Certes, c'en était une, et une forte; aussi bien, à peine mon homme endormi, je m'empressai de lui en enlever un bon tiers. Jugez plutôt : un eric, 2 marmites, 1 hache, 3 ou 4 kilos de pain, macaronis, farine de maïs, chocolat, etc., etc., cela pesait exactement 72 kilos. Sitôt debout, je me rendis à la grange : Lovay était déjà parti et avait déjà rechargé sur sa hotte tout ce dont j'avais cru devoir l'alléger. Tant pis pour lui!

Nous partons tous alors en file indienne; car, outre le personnel déjà nommé, nous avions une bande d'habitants de la contrée, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfants de tout âge qui, tout heureux de gagner quelque chose, s'empressaient autour de nous pour porter, qui des vivres, qui de la paille ou des planches pour la construction. Nous prîmes des mulets pour les grosses charges, mais l'on nous avait promis plus de beurre que de pain, comme l'on dit, car, au lieu de monter jusqu'aux rochers de Dassiez, ils étaient à peine au haut de la combe d'Orny, qu'un bloc de rocher insignifiant les empêchait soi-disant d'aller plus loin. L'expérience était faite et, devant ce mauvais vouloir, je congédiai séance tenante les muletiers et leurs bêtes; c'est donc à dos d'homme que les transports seront effectués désormais.

Nous arrivâmes à pied d'œuvre par un temps superbe, les premiers porteurs avec la paille, les vivres et enfin une tente. D'autres porteurs déposèrent les planches qui allaient nous être d'un grand secours pour établir un toit provisoire sur l'ancienne chapelle.

Notre premier soin fut de planter la tente, que nous avions voulu louer à l'arsenal de Morges, mais que son directeur voulut bien nous confier à titre gracieux. C'était une tente pour cinq personnes, et vous jugez que la place était largement suffisante pour y loger mon ami Hutchinson, moi-même et notre vaillante chienne Bellone, une superbe bête de la race de Terre-Neuve. Nous y placâmes en outre nos objets les plus précieux : cartes, plans, album de dessin, livres et même un fusil de cadet (Wetterli), une

arme de rien du tout, direz-vous, mais qui tire tout de même sa marmotte à 150 mètres. Il a encore un autre avantage, c'est d'avoir un effet moral; car, seul avec ces ouvriers italiens à 2700 mètres, je jugeai que la présence d'un canon bronzer pouvait leur en imposer. Puisque je parle d'Italiens, je dois ajouter que mon Berlenda — le Napolitain — ne peut s'habituer au climat et que je le remplaçai très avantageusement par un maçon de Prassony, petit village au-dessus d'Orsières. Il s'appelait Ambroise Pelluchoux et avait un caractère jovial et gai, chantant sans cesse et stimulant ainsi mes Italiens, passablement dépassés.

Une fois la tente bien fixée, nous nous occupons de réparer l'oratoire qui allait servir de cuisine et de dortoir. J'avais obtenu de M. le curé d'Orsières l'autorisation de l'utiliser, à la condition, bien entendu, que tous les saints en bois sculpté et autres images religieuses seraient absolument respectés.

Le petit Pietro fit la cuisine, apprétant au mieux pour nous les macaronis, et la farine de maïs pour la polenta de ses compatriotes. Quant à la viande, les conserves ne suffisent pas, nous achetâmes à Orsières un beau mouton, qui vint sur ses pattes jusqu'à Orny, où il fut tué. Le propriétaire repartit avec la peau et le montant de la valeur de sa bête, 20 francs. Nous placâmes la viande dans un sac pour l'abriter des mouches, et le tout fut descendu dans une crevasse du glacier d'Orny, afin d'avoir de la viande fraîche chaque jour. Je dois dire qu'il y avait environ 300 mètres jusqu'au glacier, et Pietro trouvant la course un peu longue, nous déposâmes le deuxième mouton plus près du campement, dans un névé voisin. Pour continuer cette importante question du ravitaillement, je vous rappelle que le brave Lovay va et vient, apportant au camp le nécessaire à notre entretien.

Un jour, il lui arriva le petit incident que voici :

Comme je descendais à Martigny pour des achats de fournitures, ferrailles, lanternes et quincaillerie diverses, je trouve au Plan de l'Arche mon porteur tout en larmes. Le pauvre, qui portait un tonneau de 45 litres sur sa tête, sans même avoir des sangles, avait heurté un caillou et brisé son fût! Il gémissait, disant entre ses sanglots : « Je vas plus à Orny! » Je le consolai de mon mieux, le priant de redescendre, se reposer et ne plus penser à son malheur, ajoutant qu'un autre tonneau viendrait de Vevey et qu'il en boirait la première bouteille.

Et pendant que je pense aux mésaventures de cet homme si simple, mais si dévoué, je dirai que ses camarades de travail lui faisaient parfois quelque farce. Un jour, entre autres, on lui met des clous dans son pain de seigle, au risque de lui briser la mâchoire; une autre fois, le voyant arriver d'Orsières mourant de fatigue et de soif, on lui présente pour du vin une bouteille d'eau claire, que mon brave avale d'un coup, croyant boire du Désaley. Enfin, c'était un simple.

(A suivre)

E. DUFOUR.

L'apéritif! — M.***, dont l'avarice est proverbiale, a la manie cependant d'avoir du monde à sa table. Tout incroyable que cela paraisse, cela est.

Naturellement, les convives de cette maison hospitalière ne souffrent jamais d'indigestion.

L'autre jour, alors que l'un d'eux prenait congé, après le quart d'heure de politesse :

— Eh bien, mon cher, lui fait l'amphitryon, j'espére que vous voudrez bien revenir dîner chez nous?

— Mais tout de suite, cher monsieur, tout de suite.

Peinture et musique. — Un peintre reçoit un jour dans son atelier un compositeur illustre, de ses amis.

Tout en bavardant, le peintre esquisse un croquis : une négresse en son primitif costume.

— Ah! mon cher, ce dessin peut devenir un souvenir précieux, fait le musicien.

— Veux-tu que vraiment il en soit ainsi? ajoute le peintre. Ecris au-dessous quelque chose, n'importe quoi, mais qui ait trait à ton art, à la musique.

Le musicien prit la plume et écrivit :

« Une blanche vaut deux noires. »

LA FIANCÉE D'APPENZELL

Mélodie suisse.

Un de nos fidèles lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes :

« Le couple des *neufs* mariés allemands, à la Revue du Kursaal, chante ses couplets sur l'air de la Fiancée d'Appenzell. Cette production, délicieusement accompagnée par l'orchestre, est accueillie chaque soir par des applaudissements et des bis répétés. La mélodie est très populaire, elle court nos rues depuis que la Revue l'a remise en vogue; mais le texte même de la Fiancée d'Appenzell est moins connu; il est cependant plein de fraîcheur et de poésie. Nous croyons bien faire de la donner ici, pour les amateurs des vieilles choses et des vieilles chansons. »

Enfin mon cœur d'ivresse
Va palpiter sans cesse!
L'objet de ma tendresse
M'assure de sa foi.
C'est bien le moins volage
Des bergers du village;
Il m'aime sans partage
Et n'aimera que moi!

Venez, ô mes compagnes!
Venez, voici mon plus beau jour,
Venez sur nos montagnes,
Venez chanter l'amour.

*

Demain ma tendre mère,
En quittant sa chaumière,
M'offrira la première
Mille cadeaux charmants!
Demain, dans la prairie,
Pour moi toute fleurie,
Bachelette jolie
Enviera mes rubans

Venez, ô mes compagnes, etc.

*

Adieu, riant bocage,
Discret et frais ombrage,
Où, sous le vert feuillage,
J'allais rêver le soir!
Adieu, fleurs et verdure
Ruisseaux au doux murmure,
Adieu, belle nature,
Je reviendrai vous voir!
Venez, etc.

Le baromètre

C'est un ménage très moderne. Le mari est souvent d'humeur irascible et sa femme ne sait par quel bout le prendre. Aussi a-t-elle installé dans l'antichambre un vieux baromètre. Dès que le père rentre, la fille, leur unique enfant, se précipite :

— Bonjour, papa.

— Bonjour...

Le ton est tout. Il y a tellement de façons de dire bonjour!

Bonjour rogue.

Bonjour attendri.

Bonjour sec.

Bonjour ému.

Selon le ton, la jeune fille s'approche du baromètre et place l'aiguille à : Tempête... Beau fixe... Beau ou bien Variable...

L'épouse vient le consulter et selon l'indication prend telle ou telle attitude...
C'est un ménage très moderne.

DZEMOTTET ET LE RELODZO

Le relodzo de Mollie-à-Gauche était un puissant relodzo que l'était à mort (église). L'avai dou m'aasse gros que d'ai bouffet de gardaroba et, quand on le remontait, on vayai cliau dou gros assère que s'infatavant amont dein la tièce, quas treinta p's de biautau. Quand fiésai là z'hâore, ion, lo pe petit redecheindà tot bounameint, et s'arretâve tant qu'à l'hâora d'aprî. Po pouai guegni iò l'étant là m'a et vère se le reledzo avai fauta de remontâ, lài avai tot avau onna portetta. Ti le coup que je passâve perquie devant, Dzemottet avressai la portetta, vonâitse là m'a et se l'étant avau tzacie remontâ, por cein que l'étai payi po fêre cili l'ovrâdo treinta franc per an. Et lài passâve prau soveint p'ce, p' la mau que l'avai on prâ de la part de lév'e d'au motf et que lài fasai patourâ sa tchivra tot lo tsauten. Dzemottet amâve bin sa tchivra nâire et blliantse, et la tchivra l'avai onna brelâre po Dzemottet; et quand stisse la menâve ein tsamp, la tchivra s'frolâve à sè tsausse ein breinneint la quâva et pétolâve de dzoûto.

On dzo que revignant ti lé dou de l'herba, la tchivra et pu Dzemottet, et que passâvant vè lo motf, noutron corps ie vâi que là m'a étant tot avau. Atant là remontâ de suite. L'eintat dan sa tchivra, preind la cliau et pu .. errr... errr... s'et met à remontâ son relodzo. Allâve grâ, cliau ozo quie, sé pas se l'avai sâi, m'a jamé lo petit m'a lài avai seimblâi asse pésant.

Quand là que fut r'avau et que fâ était de reprendre sa tchivra... tot étai vfa; ne bita, ne cordefta. Iô d'au diablio avai-te bin pu passâ? S'etâi-te détatcha et avai-te folu lo camp à l'ottô? Cein s'pâo bin, l'ô dâi bête que sant quemet le fenne: tote per brelâre. Sè tracasse dan pas traui et, devant d'allâ à sa carrâe, eintre à veindâdo d'au cabaret po dêmândâ quartetta.

Lai étai pas p'f du onna menuta que l'outière l'hâora ào relodzo que vegnai de remontâ. Mâ quin' hâora étai-te? Dzemottet complâve: « On coup... dou coup... trâi... quattro... Dza quatr'hâore!... cinq... six... sat... Mâ! mâ! qu'ète cein!.. houit... nâo... Oncora!... Dhî... onze... doze... Sonne la miné!... treize... quatoze... T'einlevâi! »

Lo relodzo n'arretâve pas. L'avai passâ veingt, pu treinta... cinquanta... On ceint!... On arâi de que voliâve tot fière ein on iâdzo. Dzemottet n'étai-pe rein ào cabaret: tot ein charogneint, l'avai chautâ tant qu'ao motf po vère que lài avai.

L'âuvre la portetta d'avau, et vouâite ein amont dein là tièce. Fiésai adi! L'étai omète à cinq ceint! C'etâi né dein la tièce, m'a on voyai tot parâi lo petit m'a que décheindâ et qu'etâi binstout vè la portetta. Mâ! qu'ète que lài avai d'appendu à cliau petit m'a? on assère nâi et bllian avoué d'ai fetson quemet on tsevau de lotta. Que d'au diablio étai-te? Lé pardieu cein que fasai fière... don!... don!... qu'on arâi de que lo fû étai ào payi.

Quand cliau fetson furant arrevâ vers li, mon Dzemottet l'z'empougne et lè tire d'onna force défrô que, ma fai: la corda d'au m'a s'etrosse et que tot châote fro, p' la portetta, la pierra et l'affere nâi et bllian.

Lo relodzo botso de fière; Dzemottet s'e redresse et s'ède-vo que vâi que l'étai que clia l'affere: sa tchivra! on ma fai! sa tchivra, étran-giliâie et asse râide qu'on pequiet.

Mon gros fou de Dzemottet, quand l'avai été remontâ, l'avai étatsi sa tchivra ào petit m'a d'au relodzo, sein peinsâ que clia m'a voliâve pas restâ que.

MARC à LOUIS.

GARE, LES PLUMES!

DANS un tramway presque complet, un monsieur et sa femme, au prix de bousculades, d'écrasements de pieds multiples, avaient fini par trouver place. A peine le monsieur était-il assis qu'il poussa ce gémissement:

— Ah! mon Dieu!... je n'y vois plus!... J'ai perdu mon binocle!

Et, myope comme une taupe, le pauvre homme, en quête de son pince-nez, se mit à tâtonner épandument...

— Je t'en prie, murmura-t-il à sa femme, aide-moi... cherche... je n'y vois rien...

— Tant pis pour toi! riposta l'épouse, de fort méchante humeur. Ça l'apprendra à me faire monter en tramway, un dimanche. Voilà où tu en arrives avec ta manie de toujours « lésiner », quand il s'agit de prendre une voiture. Tu as perdu ton binocle : c'est bien fait!

Et une scène de ménage éclata, qui attira sur le couple l'attention des voyageurs, dont l'un s'écria soudain :

— Mais le voilà, votre binocle!

Du doigt, en effet, il montrait le pince-nez suspendu comme un stalactite à une plume de faisau dont s'empanachait le chapeau envahissant d'une des voyageuses du tramway.

La plume redoutable avait, au passage, embroché et cueilli le lorgnon sur le nez du myope!

LES HEUREUX!

À l'orée d'une sapinière. Dans le champ qui la borde, tout près, une maison unique, toute vieille, toute lézardée, avec une cheminée couverte de « tavillons ». Des prés verdissants monte un troublant parfum. Les routes éblouissent. Le long des murs, dardés de soleil, se hasardent, timides, les petites « gremillettes ».

J'ai sorti de ma poche l'inévitable livre du jour, en l'occurrence, « Chantecler »; et devant un brillant auditoire: deux amis assis aux fauteuils d'orchestre, c'est-à-dire sur deux trones de sapin, je déclame le « matin du coq ».

Le grincement d'une porte coupe en deux une de mes tirades. Dans l'entrebailement sombre, apparaît, on eut dit d'une sorcière, une petite vieille toute courbée sous les ans, toute ridée dans la cape noire qui encadre son visage. Curieuse, elle s'avance pour voir quel est le personnage qui vient, en ce lieu solitaire et tranquille, claironner ainsi à sa fenêtre.

Surpris et pour ne pas effaroucher la bonne vieille, j'arrête ma lecture et, lui souhaitant le bonjour :

— Alors, madame, vous voulez aussi écouter?

— Oh! la, mon té oui; on écoute tout; et puis surtout aujourd'hui que je suis enrhumée.

Alors, je reprends ma lecture et la poursuit jusqu'au bout devant mon auditrice inattendue, dont les yeux, étonnés, ne me quittent pas.

Mes amis, éblouis, grisés par les rimes opulentes et surtout par le premier soleil d'avril, révêtent, l'œil fixé sur la pointe de leurs souliers.

La vieille, qui n'a rien compris à l'éloquence grandiloquente de cette basse-cour en liesse, nous considère maintenant tous trois de la tête aux pieds, à l'égal de bêtes curieuses, et, remarquant l'état de nos souliers:

— Y a encore joliment de poussière sur les routes, tout de même!

* * *

Je rengâinai coq et faisane, si indifférents à la bonne femme, et, bavardant avec elle, par hasard, je prononçai le mot de « comète ».

A ce mot mystérieux, qui évoque dans l'esprit de la paysanne l'idée d'un bouleversement général, de la fin du monde, elle oublie son rhume de cervau.

— Eh bien oui, fait-elle, me regardant un peu de travers, comme si de la poche où j'avais serré le livre, j'allais cette fois sortir la comète

elle-même, eh bien, oui, croyez-vous, mossieu, qu'elle veut nous faire quelque chose? Moi, je ne crois pas. Qu'est-ce qui peuvent bien en savoir, ces savants qui écrivent toutes ces horreurs sur les papiers?

— Et quoi donc, demandai-je, la craindriez-vous aussi, cette comète? La mort vous ferait-elle peur?

— Oh bien là, oui, surtout étouffée. Je sais bien que voilà... ce serait tout le monde ensemble.

— Quel âge avez-vous, ma bonne dame?

— Moi, j'aurai tout de suite septante ans.

— Eh bien, il me semble qu'à cet âge on doit en avoir assez de la vie; elle n'est déjà pas si gaie.

— Taisez-vous, mossieu, plus on vient vieux, moins on voudrait s'en aller.

— Alors, puisque vous y êtes si fortement attachée, vous avez eu une existence heureuse? Vous l'êtes encore, peut-être, heureuse?

— Mon té oui. Y a bien mon homme qui est mort y a cinq mois d'un cancer au ventre. Oh! mais on l'a bien soigné, au moins. A part ça, je ne suis pas malheureuse; je vis toute seule, je ne m'ennuie pas trop, parce que je peux encore travailler; mais c'est ce rhume qui est embêtant.

Et là-dessus, la vieille nous quitta pour aller chercher son mouchoir.

* * *

Au bout d'un moment de silence :

— Eh bien, les amis, fis-je, faut-il reprendre « Chantecler »?

— Non,... merci.

Avril 1910.

P. D.

Ces bonnes amies. — Madame *** emploie tous les artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage, avec une remarquable habileté. Aux gens non prévenus, elle fait illusion « Elle est éternellement jeune », déclarent ses amis.

Mais les amies sont moins aimables et l'une d'elles disait, l'autre jour, comme on parlait de la famille ***:

— Ce bon *** ferait bien de marier ses filles. Car bientôt elles seront plus vieilles que leur mère!

Pauvre enfant! — Extrait d'une leçon clinique d'un professeur de faculté de médecine.

— Dans le passé de cette femme, nous relevons la naissance de trois enfants mort-nés, dont un sourd et muet.

Lequel? — M. R*** arrive, l'autre jour, chez un de ses amis dont la femme avait accouché la veille.

Le père, tout heureux et tout fier, conduit M. R*** auprès d'un berceau des blanches duquel émergent deux mignonnes têtes de bébés.

M. R*** les regarde longuement, puis se tourne avec sympathie vers son ami :

— Lequel pensez-tu garder?

Opera. — Le succès de la saison d'opéra s'est affirmé dès la première, qui, d'ailleurs, avait fait salle comble. On jouait *Manon*. La seconde, *Rigoletto*, a confirmé pleinement l'impression des débuts. C'est donc deux bons mois assurés.

Voici les spectacles de la semaine: Demain, dimanche 17 : *Manon*, opéra-comique en 5 actes de Massenet. — Mardi 19 : *Lakmé*, opéra-comique en 3 actes de Léo Delibes. — Mercredi 20 : populaire.

— Vendredi 22 : pour la première fois *Le Chemineau*, opéra en 4 actes de Xavier Leroux.

Kursaal. — Nous voici à la dernière semaine de la Revue *Il pleut Bergères*. Cinquante représentations, jeudi prochain. C'est un record.

Pour cette finale, M. Tapie a encore monté une scène de danse et mouvements d'ensemble à la Fête de Gym, par les Kursaal's Girls; en outre, à l'acte des Galeries du Commerce, deux duos nouveaux : un sur les Armaillis et un sur un sujet lausannois. Avec la scène désolante de Géo et May-Blossom en agent polyglotte, ce sera une semaine triomphale que celle-ci.

Dimanche, dernière matinée, avec la Revue.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.